

enfance à lire

Nezihe Meriç, traduit du turc par Noémi Cingöz :

Les Matins de Benguisu L'Inventaire, 2005

114 pages

14 €

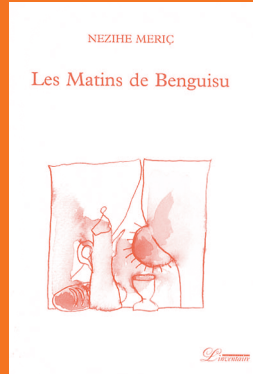
ISBN 978-2-910-490-64-5

*Comme des caïques aux amarres rompues nagent
aux vents de l'aube les balcons de bois*

Nâzım Hikmet

Après la séparation de leurs parents, Benguisu et sa sœur, deux petites filles de dix et quatre ans, sont prises en charge par leur grand-père maternel ; elles le connaissent encore bien peu, mais, par la profonde attention qu'il prête à leurs réactions, par ses manières pleines d'amour et de sagesse, il leur permettra de renouer avec la vie.

Cela semble étrange de raconter ce petit livre ainsi, presque incongru, car ce roman est tout sauf linéaire ou démonstratif. Non qu'il soit désordonné : c'est une toile savamment tissée du point de vue temporel, composée d'une suite de matinées. « Un matin parmi les matins », « Un autre matin », « Ah ! Il y avait aussi de beaux matins », « Au milieu des souvenirs, un matin douloureux », « Plein de matins sont passés. Il est impossible de tous se les rappeler » : c'est ainsi que s'intitulent les chapitres. L'histoire commence donc un matin, à la mort du grand-père, huit ans après son apparition dans la vie des fillettes. La mère est revenue dans l'appartement, en invitée, Benguisu a dix-huit ans. Le matin suivant est un matin très ancien : les parents sont encore à la maison, la mère, pressée, fume, crie, s'exaspère pour un oui pour un non ; le père, lui, reste atterré, le visage plissé mystérieusement et plongé dans un troisième verre de bière. Benguisu l'écoute parler, suit ses phrases inachevées, s'égarer avec lui sur les sentiers de son enfance, jusque dans la maison familiale où le temps s'arrête, au milieu des arbres et du bleu du ciel et de la mer. Il y a les matins où les rires se mêlent au



sommeil de la nuit, où la mère a déjà préparé le thé, installé la table sur le balcon, fait frire les beurecks – c'est que le père, architecte, a reçu une proposition intéressante – et Benguisu voudrait que ces matins-là ne s'arrêtent jamais, bien clairs, sans l'ombre d'un « mais », sans cris, sans pleurs. Le lecteur découvre ainsi peu à peu les raisons de la mésentente parentale, les conceptions de vie opposées, les déceptions du père qui cherche un sens à son métier et se réfugie dans l'alcool, celles de la mère qui aspire à une vie citadine et divertissante, à l'abri du besoin ; la mésentente grandit au point qu'un matin, le plus douloureux de tous, Benguisu se réveille surprise par un silence inhabituel et découvre qu'ils ont tous deux quitté l'appartement. L'arrivée du grand-père Mahmut à la belle voix grave, et « quel beau grand-père il était, là, remplissant l'espace de la porte, bien droit, avec ses moustaches blanches et ses yeux bleus », est le début d'une nouvelle vie pour Benguisu et Gün, mais également pour le grand-père veuf obligé de s'occuper de deux fillettes à quatre-vingts ans, accueillant au cœur de sa solitude et de sa peine ces deux petites créatures toute vivantes et bourdonnantes.

Une des choses que préfère Benguisu est de se promener : elle pourrait marcher indéfiniment, semble-t-il, dans cet agrégat de bâtiments disparates, anciens et nouveaux, riches et pauvres, qu'est Istanbul, jamais nommé. Elle adore les maisons et s'arrête longuement pour les regarder, observe les trottoirs, les ruelles en pente, les grandes avenues éclairées, les venelles de la vieille ville, les marchés, détecte une multitude de détails, range séparément dans sa mémoire les immeubles et les rues selon qu'elle les aime ou non, goûte la présence des fleurs, des bouts de jardins et des arbres froufrounants, résonnant du chant des oiseaux qui recréent à eux seuls la campagne dans la ville. Les balcons, particulièrement, retiennent toute son attention ; pour ainsi dire, elle les collectionne et s'imagine même de petites histoires qui s'y déroulent : « J'ai beaucoup de balcons. Dans les quatre coins de

enfances à lire

la ville ». Elle ne néglige pour autant ni sa propre rue, un souvenir du temps d'avant les constructions où le terrain était encore occupé par les vignes, ni l'intérieur de l'appartement : « elle examine chaque endroit de la maison, elle se lie d'amitié avec chaque recoin. Portes, couloirs, balcons, chambres, cuisine, salle de bains. Elle est liée par des sentiments différents à tout ce qui peut exister dans une maison ». Benguisu lit beaucoup et s'achète des cahiers pour écrire des romans. Dans ses écrits, elle mêle un peu de sa vie à celle des autres. Des extraits de ses cahiers sont inclus dans le cours du récit : on y voit par exemple une mère qui rit beaucoup et perçoit tout sous un angle comique et fantaisiste, s'opposant en tous points à la mère réelle, mais on y voit aussi un grand-père qui ressemble beaucoup à Mahmut...

La présence du roman de Benguisu à l'intérieur de celui de l'auteure jette un léger trouble, volontairement ; les deux voix se superposent, se répondent pour finir par se confondre. Mais déjà dès la deuxième page, les rapports de l'auteure et de son personnage sont présents à même le texte : « Moi j'aime beaucoup cette Bengui. Quand je pense à elle, quand je tente de l'observer pour l'écrire, chaque fois une douleur sourde s'empare de moi. Ce n'est pas de la pitié. Pas du tout ! C'est parce que je la comprends, que je connais de près sa solitude, les sentiments qui la font souffrir. Je ne suis pas elle, cependant elle me ressemble à bien des égards. Moi, je n'ai pas eu de grand-père. [...] La solitude irrémédiable qui m'appartient, Bengui, elle, la vit de façon intense. Je veux qu'elle m'aime aussi, qu'elle me considère bon écrivain, qu'elle s'en remette à moi. Que nous construisions son récit ensemble ». Si l'auteure convoque son personnage et lui prête vie, elle attend à son tour beaucoup de lui. C'est une manière de s'échauffer aussi, de se mettre en branle : « D'abord j'ai eu envie d'écrire les matins qui l'ont marquée, ceux qu'elle n'a pas oubliés. Alors je choisis un matin parmi les siens, je me lance, je me dis que c'est un bon commencement ». Procédé littéraire, truc de romancier, dira-t-on peut-être, pourtant, quand à la fin, sur la colline, elle reconnaît dans

un café de village les deux sœurs assises à une table non loin d'elle, qu'elle tente d'imaginer leurs années d'apprentissage pour nous les raconter, elle avoue soudain ne pouvoir continuer le récit, devoir laisser la toile inachevée, par suite du chaos, des interdictions, de la terreur que connaît son pays : l'aveu tombe comme un couperet pour le lecteur. Tout se passe comme si un pan du réel était venu recouvrir l'autre et que la relation faite de réciprocité – appelée de ses vœux – entre un auteur et son personnage ne pouvait plus avoir cours. C'est à ce jour, le seul récit – il date de 2002 – traduit en français de Nezihe Meriç décédée l'an passé, grande nouvelliste reconnue depuis longtemps en Turquie, également éditrice, poursuivie après le coup d'état de 1971 pour avoir publié des poèmes de Nâzım Hikmet. Ah, que n'a-t-on encore à notre disposition ce mot secret, « ensorcelé, mystérieux, crucial, mettant fin aux maléfices, et qui fait voler en miettes toutes les indécisions, tous les chagrins, tous les épouvantails, toutes les oppressions », celui que dit le grand-père à sa petite fille venue le rejoindre dans sa chambre à l'aube : levant le bout du drap, il dit « saute » !

Françoise Le Bouar

Le vers placé en exergue est tiré du recueil *Il neige dans la nuit et autres poèmes*, Gallimard, Poésie, 1999.